Corela

Cognition, représentation, langage

HS-8 | 2010
L'interpellation

Note sur l'interpellatif *mon frère* dans le film *L'Esquive* d'A. Kechiche (2004)

Émilie Devriendt

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/corela/1708>

DOI : 10.4000/corela.1708

ISSN : 1638-573X

Éditeur

Cercle linguistique du Centre et de l'Ouest - CerLICO

Référence électronique

Émilie Devriendt, « Note sur l'interpellatif *mon frère* dans le film *L'Esquive* d'A. Kechiche (2004) », *Corela* [En ligne], HS-8 | 2010, mis en ligne le 01 octobre 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/corela/1708> ; DOI : 10.4000/corela.1708

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Corela – cognition, représentation, langage est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International.

Note sur l'interpellatif mon frère dans le film L'Esquive d'A. Kechiche (2004)

Émilie Devriendt

« Les connotations sociales des particules [énonciatives] dans des situations jusqu'ici peu observées – la conversation familière entre adolescents par exemple – devrait constituer l'un des points forts de la recherche future. »
(Fernandez 1994, 248).

1. Style « appellatif-interjectif » et statut socio-pragmatique de l'interpellation

- 1 Dans cette étude, je m'attacherai non pas aux particules énonciatives en général¹, mais à ces morphèmes envisagés comme marqueurs interpellatifs, fonction qu'ils sont à même de partager avec les apostrophes si, comme le CILD en a bien démontré l'intérêt, l'on accepte d'envisager les phénomènes interpellatifs dans leur gradualité. Ce continuum, en effet, est à même de rendre compte de la diversité des formes langagières de l'interpellation en ce qu'il permet, comme l'a rappelé Liana Pop, de dégager un prototype de l'interpellation et des « actes de parole » qui s'en rapprochent ou s'en écartent graduellement². Il en va de même pour l'apostrophe (envisagée par la grande majorité des participants au colloque, comme prototypique de l'acte d'interpeller) : l'apostrophe est dotée d'un statut plus ou moins interpellatif, notamment perceptible dans la distinction entre appel et adresse³.
- 2 J'ai choisi d'étudier l'interpellatif⁴ *mon frère* comme une illustration du « flou appellatif-interjectif » (Pop) qui caractérise bien cette conception graduelle des phénomènes langagiers considérés. Je montrerai en effet que *mon frère*, formellement assimilable à une apostrophe nominale, est de fait un appellatif figé au point d'avoir perdu son fonctionnement référentiel initial au profit d'une fonction discursivo-pragmatique,

expressive et structurante⁵. Cette caractéristique a bien été étudiée dans les travaux consacrés aux MD ou interjections comme unités, pour une grande partie, issues d'un processus de « pragmaticalisation »⁶.

- 3 En discutant de ce cas, je me propose aussi d'entrer en dialogue avec l'hypothèse formulée dans Pop (2006), d'un « style communicatif interjectif » – que l'auteure définit comme plus roumain que français – et qui, selon elle, se caractérise entre autres par la richesse de son « système appellatif » constitué, notamment, de nombreuses « formes interpellatives grammaticalisées », la plupart du temps intraduisibles⁷. Tel est le programme de ma contribution, qui ce faisant tâchera de ne pas perdre de vue l'un des objectifs assignés par les organisateurs du colloque dans leur argumentaire : celui de se prononcer sur le statut socio-pragmatique de l'interpellation.
- 4 De fait, le fonctionnement que j'ai annoncé est stylistiquement, c'est-à-dire sociolinguistiquement marqué⁸ : j'étudie les emplois de *mon frère* dans une production audiovisuelle contemporaine, le film *L'Esquive*, d'Abdellatif Kechiche⁹, qui constitue indubitablement un bon terrain pour l'étude de l'interpellation, comme pour l'étude des « connotations sociales des particules énonciatives » (Fernandez, citée *supra*). Dans ce film où prédominent les situations de conversation familière entre adolescents, le système interpellatif apparaît très développé, que l'on envisage les apostrophes ou les MD. Les cumuls de marques interpellatives, notamment, y sont très fréquents – première illustration d'un « style communicatif » qu'on qualifiera volontiers d'« interpellatif » :

vas-y Krime t'sais quoi j'te laisse, après j'te dirai

ben vas-y ben rends-moi mon portable après on pourra en parler¹⁰

2. Caractéristiques morpho-sémantiques de l'interpellatif *mon frère*

- 5 Je m'attache ici aux particularités formelles et aux particularités sémantiques des emplois de *mon frère* dans *L'Esquive*. Ce faisant, je montre en quoi on peut parler d'une désémantisation du lexème *frère*, désémantisation qui, jointe à l'invariabilité formelle de la séquence *mon frère*, permettra de poser la question de sa pragmaticalisation (cf. section 3 *infra*).

2.1 Désémantisation et neutralisation du genre

- 6 Sur 21 occurrences¹¹, on compte seulement 7 emplois où l'énoncé s'adresse à un allocutaire masculin, qui n'est jamais un consanguin : le lexème *frère* revêt donc *a priori* une acception métaphorique (« ami intime », « compagnon, camarade »), ou étendue¹², par ailleurs bien répertoriées. Parmi ces allocutaires masculins, on compte deux adolescents et un homme d'âge mûr, ce qui exclut un emploi référentiel strictement générationnel¹³, le trait /âge/ se trouvant neutralisé, comme /consanguinité/. Quelques exemples pourront rapidement illustrer ce point :

(1)

(La jeune Lydia s'adresse ici au couturier qui a confectionné sa robe de théâtre, dont elle trouve le volant trop court)

LYDIA : mais vas-y **mon frère** rallonge-le-moi un p'tit peu, y'a bien quelqu'un qui peut m'le faire en cinq minutes là !

(2)

(Lors d'une répétition, Lydia s'adresse à Krime qui n'arrête pas de se tromper dans sa

réplique)

LYDIA : eh on est pas là pour changer l'texte **mon frère** !

(3)

(À Fathi, son meilleur ami, qui essaye d'arranger les affaires de cœur de Krimo en malmenant Lydia et ses copines)

KRIMO : arrête de casser les couilles là tu fais chier laisse-les tranquilles **mon frère** !

(4)

(À Krimo qui vient de lui proposer d'aller au cinéma, proposition qu'elle refuse faute de temps)

LYDIA : téma on va jouer bientôt là, et chuis chuis :: laisse tomber c't'heure-ci c'est les répétitions tous les jours **mon frère** ! sérieusement c'est les répétitions tou : :t l'temps, laisse tomber !

- 7 Dans toutes les occurrences qui viennent d'être citées, sauf (3), le locuteur est féminin¹⁴. Dans tous les autres cas, il s'agit donc d'une adolescente s'adressant à une ou à plusieurs adolescentes¹⁵ :

(5)

NANOU (à Frida) : mais elle aussi elle a- elle abuse : **mon frère**, elle fait galérer et après c'est toi qui prends les coups eh : !

(6)

LYDIA (à Frida) : bien sûr qu'est-ce qu'elle va me faire ? j'ai pas peur **mon frère** !

(7)

(À Zina à qui elle vient d'annoncer combien elle a payé au couturier sa robe de théâtre)

LYDIA : t'as vu j'ai craché la maille **mon frère** !

- 8 Au vu de ces emplois, on pourrait parler d'une « neutralisation » de la référence, à tout le moins d'une perte de la pertinence référentielle du trait sexué¹⁶. Ce constat est d'importance pour notre propos. Les apostrophes nominales, on le sait, sont tantôt des constructions éphémères du discours (par exemple, les apostrophes incluant un NP), tantôt des morphèmes ou segments lexicalisés (les titres comme *madame* etc., les insultes comme *bâtard* etc.) ou relativement figés. Dans tous les cas, ces GN présentent toujours la caractéristique d'être variables en genre, comme en nombre (cf. *infra*). En d'autres termes, les apostrophes nominales sont propres à désigner un référent (l'allocutaire de l'énoncé) et/ou à en prédiquer une propriété (comme par exemple dans le cas de l'insulte)¹⁷. Il est donc permis d'interroger la pertinence référentielle et/ou prédicative du GN *mon frère*, notamment lorsque l'allocutaire est de sexe féminin – même si l'on verra (cf. section suivante) qu'il est possible d'étendre ce questionnement aux autres emplois de *mon frère* dans *L'Esquive*.

2.2 Invariabilité en nombre

- 9 La désémantisation de *mon frère* apparaît encore plus frappante lorsque que cet interpellatif est employé dans un contexte polylogal, où l'on a non plus un allocutaire, mais plusieurs allocutaires de sexe féminin.
- 10 Dans le cadre d'un trilogue, il peut être délicat de distinguer si l'énoncé est adressé aux deux allocutaires conjointement, ou à seulement l'une d'elles. Par exemple :

(8)

(Frida et Nanou veulent que Lydia soit franche avec elles sur la question de ses rapports avec Krimo)

FRIDA : nan mais il t'a demandé putain réponds eh !

LYDIA : ouais il m'a demandé vite fait t'as vu

NANOU : comment ça vite fait ? il t'a demandé ou il t'a pas demandé eh ?

LYDIA : oui il m'a demandé mais t'as vu moi j'ai pas donné ma réponse **mon frère** !

- 11 À première vue, Lydia répond à la dernière question qui lui a été posée, par Nanou. Mais cette question relaie celle de Frida, qui a exactement le même contenu propositionnel. L'adresse est donc ici, à tout le moins, ambiguë. Cette ambiguïté se trouve réduite lorsque l'énoncé-hôte comprend un élément désignant effectivement plusieurs allocutaires. On trouve dans *L'Esquive* deux cas de cette nature, lesquels permettent dès lors de mettre en lumière un fonctionnement non référentiel et non prédicatif :

(9)

(Cet échange, antérieur au précédent, a lieu lorsque Lydia, revenant d'une répétition avec Krino, retrouve ses copines Nanou et Zina qui sont curieuses de savoir ce qui s'est passé et la pressent donc de tout leur raconter)

NANOU : ('c) il t'a pas dit des trucs mystiques ou quoi là ?

LYDIA : direct vous !

NANOU : ben ouais direct !

LYDIA : mais vous êtes des vicelards **mon frère** !

- 12 Si c'est Nanou seule qui pose les questions auxquelles réagit Lydia, les réactions de cette dernière montrent bien qu'elle prend en compte à la fois Nanou et Zina (emploi du pronom de P5). C'est encore plus clair dans l'exemple suivant :

(10)

(Frida et Nanou, à l'interphone, ont demandé à Lydia de descendre parler avec elles, d'une manière particulièrement énervée et pressante – Frida vient de se faire brutaliser par Fathi à cause des affaires de cœur de Krino et Lydia, qu'elle tient donc pour responsable de ce qui vient de lui arriver. Lydia les retrouve à la porte de son immeuble à ce moment précis)

LYDIA : ça va ou quoi ? comment ça vous criez comme ça vous m'avez fait flipper **mon frère** !

2.3 Bilan

- 13 Les apostrophes nominales, comme il a été rappelé, sont variables en genre et en nombre \ variabilité qui découle de leur fonction référentielle ou prédicative. L'invariabilité formelle en revanche est définitoire de la catégorie des MD ou des interjections¹⁸. C'est donc bien conjointement à l'invariabilité en nombre qu'il convient d'envisager la désémantisation dont il a été question (neutralisation des traits / consanguinité/, /génération/ et surtout du trait /sexe/) où il serait permis de voir, dès lors, un figement discursif favorisé par le continuum appellatif-interjectif dont nous avons parlé en introduction. Mais une analyse pragmatique permettra aussi de confirmer ce point (section suivante)¹⁹.
- 14 Ce qui va donc nous permettre de conforter l'idée d'une lecture de *mon frère* comme MD, c'est la récurrence de ses valeurs pragmatiques qui, associées aux caractéristiques morpho-sémantiques précédemment décrites²⁰, pourraient bien être envisagées comme codées pour les jeunes locuteurs de *L'Esquive*.

3. Un marqueur discursif de consensus ou d'appel au consensus

- 15 Dans cette section, je tâche de montrer que si l'interpellatif a pu se figer dans certains types d'emplois, alors il ne fonctionne pas autrement qu'un MD – à plus forte raison si la valeur référentielle de son lexème de base est perdue ou altérée, et si sa forme est invariable –, ce qui tendrait à illustrer concrètement le continuum interpellatif dont il a beaucoup été question lors du CILD²¹.
- 16 Comme on l'a vu dans la section précédente, le fonctionnement sémantico-référentiel de *mon frère* dans *L'Esquive* (de même que les particularités distributionnelles de ses emplois) illustre bien le décalage entre son origine appellative et sa spécialisation discursive. De fait, l'interprétation comme appel n'est jamais naturelle, et les places occupées par *mon frère* dans l'énoncé-hôte de même, intuitivement, que la prosodie, le rapprochent plutôt de la fonction d'adresse ordinairement associée aux apostrophes. On peut aller plus loin que cela en prêtant attention à cette fonction dans l'interlocution, et à ses propriétés structurantes pour le discours.
- 17 Comme cela a bien été étudié à propos du fonctionnement des MD, notre interpellatif fournit des instructions pour l'allocutaire de même qu'il situe le locuteur par rapport à son discours²². Ainsi, on va voir que *mon frère* fonctionne comme marqueur de consensus ou d'appel au consensus : marqueur de consensus en ce qu'il signifie un soutien à la parole de l'autre ; marqueur d'appel au consensus²³ en ce qu'il signifie la soumission, par le locuteur, de sa propre parole à l'approbation de l'autre, dont peut dériver, dans certains contextes, sa valeur d'adoucisseur. Par conséquent, *mon frère* constitue (1) la marque d'un engagement énonciatif et (2) d'un appel à l'engagement réciproque au nom d'une communauté de pensée et d'identité présumée, mais remise en jeu à chaque échange.

3.1 Construction d'un consensus entre partenaires de l'échange, en opposition à un tiers

- 18 Cette fonction pragmatique bipolaire est particulièrement évidente dans les cas où l'énoncé-hôte a pour thème un tiers absent de la situation de communication. Voyons quelques exemples :
- (11)
 (Les adolescentes critiquent violemment Magalie avec qui elles viennent d'avoir une altercation – Magalie est l'ex-petite amie de Krime, lequel a jeté son dévolu sur leur meilleure amie Lydia. Frida intervient néanmoins en faveur de Magalie)
 FRIDA : ('c) attends mais comprenez-la, putain de merde comprenez-la ! vous aussi vous êtes des meufs ou quoi ? vous avez un cœur oui ou merde ? ('c) elle veut pas lâcher l'affaire, elle le kiffe et puis voilà merde !
 NANOU : mais qu'elle va voir Krime, qu'est-ce qu'elle va voir nous ? qu'est-ce qu'elle casse les couilles à Lydia là ? qu'elle va voir Krime directement !
 HANANE : qui voudrait d'une khamich comme ça s'te plaît
 NANOU : mais il en a rien à foutre **mon frère** il passe devant il lui crache dessus eh :
 ('c)
- 19 Le tour de parole de Nanou ne consiste qu'à confirmer l'opinion exprimée par Hanane. Il faut comprendre cette séquence, de fait, comme la construction d'un consensus contre

Magalie (fût-elle absente) et favorable à Lydia, qui assiste à cet échange dont elle constitue ici la destinataire indirecte²⁴. À cet égard, il est particulièrement intéressant de constater que le désaccord avec Frida passe au second plan, voire disparaît dès qu'il s'agit pour Nanou de signifier son accord avec Hanane (sur le point abordé, du reste, Frida n'a pas d'autre opinion que la leur : Magalie n'intéresse pas Krime).

- 20 De même dans l'exemple suivant :

(12)

(Frida vient de se faire brutaliser par Fathi, elle a retrouvé Nanou et lui explique ce qui s'est passé, comment Fathi l'a agressée. Nanou réagit)

NANOU : ça c'est un mec **mon frère** ? il s'en prend aux meufs c'est même pas un mec **mon frère** [eh !

FRIDA : [mais ouais j'étais au téléphone tranquille il m'arrache mon téléphone il me met par terre il me met des gifles et tout ('c)

- 21 Nanou exprime ici son indignation, en empathie avec le récit d'agression que vient de lui faire Frida. Elle se met ainsi à sa place en réaffirmant leur communauté de position, qui s'exprime par une émotion partagée. Comme dans l'exemple précédent, on peut souligner la forte charge expressive des énoncés, dont une analyse prosodique serait du plus grand intérêt pour rendre compte de manière plus complète des phénomènes ici étudiés.
- 22 De manière intéressante, ce fonctionnement se trouve verbalisé par Frida dans la suite de l'échange (en gras), pointant ainsi le surmarquage consensuel auquel *mon frère*, notamment, contribue :

(13)

(Les deux adolescentes, toujours aussi indignées, critiquent à présent Lydia, tenue pour responsable de l'agression que vient de subir Frida)

Frida : à ce qu'il paraît il lui a demandé de sortir avec elle ou j'sais pas quoi chais pas j'ai rien compris à son histoire de merde là, elle va voir elle aussi cette salope elle fait sa pute et c'est moi qui paye ! pa(r)c'que chais pas elle a pas donné une réponse à Krime ou chais pas quoi j- j'ai rien compris ! il était en train il était en train d'me frapper c'est tout ce que à peu près j'ai compris !

Nanou : mais elle aussi elle a- elle abuse : mon frère e : elle fait galérer et après c'est toi qui prends les coups eh : !

Frida : mais ouais mais c'est c'que j'ai dit !

- 23 Dans les trois exemples qui précèdent, on constate que *mon frère* occupe une position qui rend bien compte de sa fonction discursive structurante. À chaque fois, il permet d'articuler, de délimiter un jugement et sa justification : celle de l'« abus » en (13) '\ justification : *elle fait galérer et après c'est toi qui prends les coups* '\ ; celle de l'indifférence de Krime en (11) '\ justification : *il passe devant il lui crache dessus* '\ ; celle de l'absence de virilité de Fathi en (12)²⁵ '\ justification : *il s'en prend aux meufs*.
- 24 Le consensus est d'autant plus marqué qu'une des deux parties de la séquence se trouve à chaque fois reprise du tour de parole de l'allocutaire : en (12), c'est la justification qui est reprise, de même qu'en (13), *elle fait sa pute et c'est moi qui paye* ; en (11), c'est le jugement (*qui voudrait* vaut pour *Krime n'en veut pas*). On comprend mieux, dès lors, comment ces échanges construisent un consensus : le contenu des propositions est semblable, soutenu et introduit par des marqueurs de surenchère argumentative et expressive (*mais* ou *s'te plaît*) : *je* est *tu*, mais pas *il* – surtout si *il* (ou *elle*) est objet d'indignation. En d'autres termes, *mon frère* montre l'effacement ou le brouillage des frontières entre *je* et *tu* – se nourrissant ici des situations conflictuelles avec *il*²⁶. Ainsi, dans de tels contextes, l'interpellatif structure le raisonnement consensuel en même temps qu'il l'exhibe. En position finale, il le ponctue en marquant l'engagement émotionnel du locuteur, valant

aussi comme une marque de l'évidence du contenu propositionnel de ses énoncés comme de la (nécessaire) adhésion de l'allocutaire. Et pour cause : ainsi, ce qu'on pourra retenir de cette première approche, c'est que le marqueur de consensus *mon frère* marque conjointement un consensus et un « faux » appel au consensus (de même qu'on parlerait de question rhétorique) : le locuteur fait comme si le jugement exprimé comme évident était le sien propre et, comme tel, soumis à l'adhésion de l'allocutaire – alors que ce jugement est directement repris des paroles de l'autre, son évidence²⁵ allant dès lors de soi.

3.2 Construction d'un consensus en situation menaçante pour la face du locuteur

- 25 Le fonctionnement consensuel qui vient d'être illustré peut se marquer par une prise à témoin de l'allocutaire²⁷, où la confirmation de son jugement est demandée par le locuteur : en situation de conflit (même potentiel), le consensus n'est plus, comme précédemment, supposé acquis. Ici l'emploi de *mon frère* réaffirme l'évidence du dit, voire du dire (la sincérité d'une émotion, par exemple), en prenant l'allocutaire à témoin de cette sincérité dont l'effet devrait être d'établir, ou de rétablir le consensus entre les partenaires de l'échange, l'appel au consensus n'ayant dans ces cas rien de « rhétorique »²⁸. À la différence des exemples précédents, la P1 est directement impliquée dans le contenu de l'énoncé et dans la situation (potentiellement) conflictuelle :

(14)

NANOU : eh mais t'es pas consciente toi, à cause de toi elle a failli se faire tuer eh !

LYDIA : à cause de moi ? quoi tu te fous de ma gueule ou quoi ?

NANOU : ouais à cause de toi eh !

LYDIA : eh c'est pas de ma faute moi **mon frère** qu'est-ce que j'ai fait dans l'histoire, j'ai rien fait moi !

FRIDA : c'est [ça ouais t'as rien fait !

NANOU : [t'as rien fait ?

LYDIA : ben ouais moi j'ai rien fait !

NANOU : t'es sûre que t'as rien fait ?

LYDIA : ben oui !

NANOU : ah ouais ?

LYDIA : j'ai fait quoi, dis-moi qu'est-ce que j'ai fait ?

- 26 Le fonctionnement de cet exemple est assez proche des cas examinés dans la sous-section précédente, dans la mesure où l'appel au consensus, marqué par *mon frère*, coïncide avec la volonté que manifeste Lydia, la locutrice, de se démarquer d'un tiers, en l'occurrence Fathi, qui est bien le responsable direct de l'agression qu'a subie Frida. D'autre part, le marqueur structure l'énoncé en cela qu'il articule jugement (*c'est pas ma faute*) et explication (*j'ai rien fait*). Enfin, on retrouve ici l'évidence de l'indignation, *mon frère* fonctionnant comme un intensifieur de dénégation, marqueur d'une sincérité qui doit forcément rétablir un consensus avec les partenaires de l'échange. Il est intéressant de constater que c'est précisément cette sincérité qui est fortement mise en cause par Nanou et Frida, comme l'indiquent les répétitions de la même question : *t'as rien fait ?*
- 27 Dans l'exemple suivant, la situation de l'échange est explicitement conflictuelle (cf. les insultes proférées par Frida, puis par Nanou), et *mon frère* ponctue les énoncés explicatifs et justificatifs de la locutrice, dont la face est menacée par le désaccord dont elle est

l'origine malgré elle. Ce qui est visé une fois encore, c'est la résolution du conflit, la réaffirmation d'un consensus :

(15)

FRIDA : p'tain p'tite connasse tu crois qu'c'est la fête ou quoi ? attends Fathi il vient i'm'fait des embrouilles, j'me prends des coups à cause de ta gueule, et toi t'as peur de Magalie mais elle va t'faire quoi ?

LYDIA : bien sûr qu'est-ce qu'elle va m'faire ? j'ai pas peur **mon frère** ! (a)

NANOU : ben alors ?

LYDIA : mais elle le kiffe **mon frère** eh tu crois eh ! (b)

NANOU : tu t'fous d'ma gueule ou quoi tu veux trop t'faire désirer toi ou'allah c'est pas bien eh !

LYDIA : mais toi tu crois j'suis une sans pitié ?

- 28 Lydia, en (a), explicite son accord avec l'énoncé de Frida sur le mode de l'évidence (*bien sûr*) et en reprenant son contenu propositionnel, pour mieux contredire l'image négative véhiculée par ce contenu et, ainsi, désamorcer le conflit qui devrait en découler. La position finale du marqueur, outre qu'elle lui confère une fonction de ponctuant expressif, constitue un amadoueur (comme on le verra plus loin), dans la mesure où elle souligne le caractère consensuel de cette évidence.
- 29 De même, (b) (bien que l'énoncé-hôte ait un thème à la P3) réaffirme l'évidence du contenu énoncé par Lydia, en le présentant comme la seule justification possible de ses actes. L'interpellatif marque bien dès lors ici un appel au consensus, redoublé par *tu crois* (« qu'est-ce que tu crois ») : ce qui est sous-entendu, c'est qu'il n'est pas possible que Nanou (et Frida) ne soi(en)t pas d'accord avec Lydia, ne puissent pas comprendre son argument.

3.3 Construction d'un consensus en situation menaçante pour la face de l'allocutaire

- 30 Du fait du marquage et, très souvent, du surmarquage de consensus analysé précédemment, *mon frère* peut être considéré comme un adoucisseur dans les situations (potentiellement) conflictuelles²⁹. J'ai déjà eu l'occasion d'aborder cette valeur dérivée ; ici, j'examine plus particulièrement les situations de requête ou, plus généralement, les actes de parole menaçants pour la face de l'allocutaire. Le marqueur étudié signifie alors la volonté de maintenir l'échange en dépit du conflit, en visant à obtenir un consensus dans la reconnaissance de l'altérité même des partenaires de l'échange.

3.3.1 En cotexte injonctif

- 31 Examinons tout d'abord un cas de surmarquage interpellatif, bon exemple du « mode vocatif-impératif-interjectif » évoqué par Liana Pop à propos du roumain parlé (2006, 34–35)³⁰ :

(16)

(À propos de la longueur du volant de la robe de théâtre)

LYDIA : mais **vas-y mon frère** rallonge-le-moi un p'tit peu, y'a bien quelqu'un qui peut m'le faire en cinq minutes là !

LE COUTURIER : mais on peut pas ! ('c) j'ai trop de travail c'est pas possible

LYDIA : **vas-y mon frère** allonge-le-moi !

LE COUTURIER : non non non

LYDIA : mais débrouille-toi allonge-le-moi !

32 Le cotexte injonctif se trouve renforcé par le marqueur d'insistance *vas-y* qui fonctionne comme un appel à la coopération (et donc comme un intensifieur) – alors que *mon frère* construit un espace discursif commun, ce qui a pour but de justifier et de faire passer l'insistance de la requête. À cet égard, on soulignera l'association de cette marque consensuelle et du minimisateur *un p'tit peu*, qui contribue lui aussi à adoucir la requête de Lydia. En résumé, la valeur interpellative de *mon frère* vaut ici comme régulateur de l'agressivité exprimée par le marqueur d'insistance *vas-y* associé à l'injonction. Cette régulation rend bien compte, me semble-t-il, de la fonction de marquage consensuel dont il est question ici : de même que l'emploi de la P2 (le couturier n'étant pourtant pas un adolescent ou un ami de Lydia, mais simplement un habitant du même quartier) neutralise la différence générationnelle au profit de l'identité géographique et sociale des protagonistes de l'échange, de même *mon frère* signifie la nécessité du consensus, fondée sur la légitimité (posée comme évidente) de la requête.

33 On retrouve cette même logique dans l'exemple suivant, où la violence verbale de l'échange est en fait temporisée du fait des relations d'amitié (et de l'identité générationnelle) qui unissent les deux interlocuteurs :

(17)

(Fathi veut forcer Nanou et Frida à sortir de la voiture où se trouvent Krimo et Lydia, parce qu'il veut qu'ils puissent régler leurs affaires de cœur tranquillement. Il commence à s'énerver quand il voit qu'elles ne veulent pas laisser leur amie. Krimo, resté jusque-là à l'écart, intervient)

KRIMO : arrête de casser les couilles là tu fais chier laisse-les tranquilles **mon frère** !

34 Après une telle injonction, menaçante pour la face de son allocutaire, Krimo clôture son énoncé en réaffirmant la continuité du lien interlocutif et interpersonnel avec Fathi. Il est intéressant de souligner que l'objet de l'injonction concerne un tiers (Nanou et Frida), et que *mon frère* fonctionne comme réaffirmation d'un consensus plus profond que le micro-conflit correspondant à l'interpellation par Krimo, tout en soulignant la légitimité de ce dernier à dire ce qu'il a dit : où l'on constate que l'appel au consensus est rarement dissociable de la réaffirmation de la subjectivité propre du locuteur, phénomène qui tend à rendre compte de la valeur expressive comme de la valeur interlocutive de *mon frère* en particulier – du processus interpellatif en général.

35 L'exemple suivant constitue une illustration intéressante de ce fonctionnement, qui permettra de conclure sur cet examen des emplois en cotexte injonctif :

(18)

(Zina est chez elle, à la fenêtre en rez-de-chaussée, elle discute avec Lydia qui elle, se trouve dehors. Lydia lui a demandé de l'accompagner à sa répétition, mais Zina lui explique que sa mère exige d'elle qu'elle reste à la maison pour garder ses frères et sœurs)

ZINA : elle voudra pas, depuis tout à l'heure elle gueule tu l'entends pas là ? elle voudra pas la tête de ma mère elle voudra pas, sur le coran elle voudra pas,, t'as vu d'habitude chuis libre mais là j'te jure elle doit bouger i'faut qu'j'les garde

LYDIA : vas-y ben une autre fois hein inch'allah [t'as vu

MÈRE DE ZINA (voix éloignée, provenant d'une autre pièce) [Zina tu viens [ou quoi ?

ZINA (à Lydia) : [vas-y salut

LYDIA : ciao

(Lydia commence à s'éloigner)

ZINA (commence à se diriger vers l'intérieur de la pièce) : à [plus

MÈRE DE ZINA (voix éloignée criant) [oh Zina ! =

ZINA (à sa mère) : =c'est bon toi j'arrive, arrête de gueuler **mon frère** !

- 36 Comme on le voit, Zina s'adresse non pas à une amie, mais à sa mère – qui n'a cessé de l'appeler depuis une pièce voisine pendant l'échange avec Lydia. Elle lui répond d'abord de manière à ce qu'elle l'entende, mais il n'est pas certain que l'énoncé qui nous intéresse (*arrête de gueuler*³¹) soit audible par son allocutaire, qui ne se trouve pas dans la même pièce³¹. Quoi qu'il en soit, ce qu'une telle situation contribue à mettre en évidence, c'est à nouveau la fonction expressive de l'interpellatif (marque en cela de la subjectivité irréductible du locuteur) et sa fonction discursive d'appel au consensus, ponctuant l'acte injonctif en l'adoucissant, dans un contexte dont la dimension potentiellement conflictuelle se trouve accentuée par l'interpellation violente de la mère d'une part, la réaction exaspérée de la fille d'autre part. De manière intéressante, *mon frère* apparaît à nouveau dans un cotexte où s'articulent deux contenus propositionnels dont l'un (*j'arrive*) vise à justifier l'autre (*arrête de gueuler*), soulignant ainsi l'évidence de l'argumentation du locuteur et, par conséquent, de son appel au consensus, sa requête étant présentée comme légitime.

3.3.2 En cotexte axiologique négatif

- 37 On trouve donc cette valeur d'adoucisseur dans des cotextes où la face de l'allocutaire se trouve menacée par l'emploi d'axiologiques négatifs ou leurs équivalents propositionnels, comme l'illustrent (18) '*arrête de gueuler*'³², ou (17) '*tu fais chier*'. Cela étant, on peut aussi constater que lorsque des insultes sont proférées, comme en (15), *mon frère* ne peut être employé dans le même énoncé : ce phénomène n'est pas pour nous surprendre dans la mesure où l'insulte peut être située à l'opposé axiologique des instructions codées par le marqueur que j'étudie. En d'autres termes, l'insulte *a priori* n'a rien de consensuel, sauf à envisager d'éventuels destinataires indirects : on peut insulter un tiers pour mettre les autres de son côté³². Un cas de figure déroge néanmoins à cette règle, bien analysé dans Lagorgette & Larrivée (2004) : celui de l'insulte de solidarité, où l'axiologie négative se trouve bel et bien désamorcée pour l'allocutaire direct de l'énoncé. Dans ce type de contexte, on pourra dès lors trouver *mon frère*, fonctionnant comme marque de ce retournement axiologique, figure forte de consensus interlocutif :

(19)

NANOU : ('c) il t'a pas dit des trucs mystiques ou quoi là ?

LYDIA : direct vous !

NANOU : ben ouais direct !

LYDIA : mais vous êtes des vicelards **mon frère** !

NANOU : nan :: !

- 38 Sur le mode de la plaisanterie, Lydia réagit dans cet échange à une question qui constitue une menace pour sa sphère personnelle. Il s'agit d'une requête indirecte faite à ses allocutaires de respecter cette face et surtout, de retarder le moment où elle devra s'exposer. Ici le marqueur accentue dans l'énoncé une expressivité qui permet de prendre les allocutaires à témoin de leur propre « vicelardise », mais l'axiologie négative est désamorcée, et *mon frère* ponctue ce désamorçage dont rendaient déjà compte la prosodie et le sourire complice de Lydia. On retrouve ainsi un mode de fonctionnement déjà bien représenté dans les analyses précédentes : la fonction expressive associée à la position finale du marqueur souligne l'engagement énonciatif de la locutrice et *mon frère* est moins ici un adoucisseur que la marque discursive d'un consensus interlocutif permettant aux partenaires de l'échange de préserver leurs faces : Lydia pose la mesure de sa sphère personnelle tout en pointant sa coopération « pacifique » avec Nanou et Zina.

3.3.3 En cotexte négatif (refus et réfutations)

- 39 Enfin, autre acte menaçant pour la face de l'allocutaire : le refus opposé à une requête ou la réfutation des propos de l'autre. Lorsqu'il apparaît dans ces cotextes, *mon frère* superpose à sa fonction de structuration discursive une fonction d'adoucisseur visant le maintien du consensus malgré le conflit que pourrait initier le refus en question. Je cite tout d'abord quelques exemples sans plus de commentaire, sauf à souligner l'emploi du présentatif *c'est* qui contribue à signifier le caractère d'évidence souligné par l'emploi de *mon frère* :

(20) LYDIA : tu crois là tout'suite là j'peux te dire ma réponse ? c'est pas possible **mon frère** eh : :

(21) LYDIA : téma on va jouer bientôt là, et chuis chuis : : laisse tomber c't'heure-ci c'est les répétitions tous les jours **mon frère**,, sérieusement c'est les répétitions tou : : t'l'temps, laisse tomber !

- 40 L'exemple suivant présente des caractéristiques cotextuelles proches des précédents (*c'est pas possible*) mais, comme en (13), les instructions véhiculées par l'interpellatif se trouvent verbalisées à la fin du tour de parole de Lydia :

(22)

(Lors d'une répétition, Lydia a repris plusieurs fois Krimo qui n'arrête pas de se tromper dans sa réplique. Elle le reprend une nouvelle fois)

KRIMO : ouais ben c'est pareil !

LYDIA : quoi c'est pareil ? c'est pas pareil ! téma *(en lui montrant la ligne dans le livre)* ('c) c'est pas la même chose chuis désolée téma, l'auteur il marque 'e('c)', eh on est pas là pour changer le texte **mon frère**, si tu commences à changer le texte ben e : moi aussi j'vais changer le texte j'vais mettre n'importe quoi, c'est pas possible,, **t'es d'accord ou pas ?**

(KRIMO acquiesce)

LYDIA : vas-y

- 41 Dans ce cas il ne s'agit pas principalement pour Lydia de signifier un désaccord, mais d'amener Krimo à partager son point de vue, présenté comme une évidence bien soulignée par la répétition de *téma* (« regarde ») : la réplique de Krimo n'est pas celle du texte de Marivaux. Outre la valeur expressive du marqueur, celui-ci revêt bien encore un fonction d'articulation entre un jugement et sa justification. Ici, l'appel au consensus est en outre verbalisé par la question alternative finale (*t'es d'accord ou pas ?*), qui ne laisse de fait pas vraiment d'autre choix à Krimo que celui de consentir.
- 42 L'appel au consensus reposant sur l'engagement énonciatif du locuteur peut enfin s'inscrire dans une stratégie de négociation indirecte où le locuteur proteste de sa bonne foi, c'est-à-dire de l'évidence qu'il y a à asserter le contenu propositionnel de son énoncé, pour mieux arriver à ses fins :

(23)

(Lydia a donné de l'argent au couturier pour payer sa robe de théâtre, celui-ci regarde les billets qu'elle vient de lui tendre)

LE COUTURIER : on avait dit 70

LYDIA : ah non **mon frère** on a dit 50

LE COUTURIER : non non on avait dit 70

LYDIA : on avait dit 50 !

LE COUTURIER : je veux 70, on avait discuté et on est resté à 70

LYDIA : ben fais-moi à 50 alors

- 43 Le refus constituant l'évidence d'un désaccord, l'appel au consensus s'avère nécessaire si l'on veut poursuivre l'échange, et tel est bien le cas ici puisque Lydia veut pouvoir repartir avec sa robe : elle doit donc payer le couturier – ce qui ne se fera que si tous deux se mettent d'accord sur le prix. L'interpellatif articule donc, comme souvent, une assertion (*ah non*) et sa justification (*on a dit 50*). Dans ce cas précis, le marqueur de la sincérité du dit (gage de la vertu « amadouante » du propos) est mis au service d'un mensonge.

4. Pour conclure : vers une stylistique de l'interpellation

- 44 L'étude de l'interpellatif *mon frère* dans *L'Esquive* a permis (1) d'analyser un stéréotype stylistique visant à caractériser le parler d'adolescents d'un quartier prolétarien de la banlieue parisienne, et (2) d'illustrer l'un des aspects de ce que Liana Pop a appelé un « style communicatif interjectif » ou « interjectif-appellatif », fût-ce par le biais de ce filtrage représentationnel. Ce faisant, c'est toute la complexité de l'interpellation linguistique qui a pu, une nouvelle fois, être mise en valeur.
- 45 Ce travail méritera d'être poursuivi dans les deux directions qui viennent d'être mentionnées. Concernant le statut de *mon frère* – tant comme stéréotype d'un parler, que comme interpellatif pragmatialisé –, une étude plus vaste, portant sur un large corpus et prenant en compte la dimension prosodique, serait souhaitable pour aller plus loin et, notamment, mesurer les écarts entre un style et sa représentation, aussi pertinente soit-elle. D'autre part, une étude sémantique et socio-pragmatique des systèmes interpellatifs en français parlé serait utile, qui permettrait de poursuivre la comparaison avec d'autres langues, notamment les langues dites « interjectives » comme le roumain, entamée par Liana Pop¹ sans négliger la prise en compte des facteurs de variation diaphasique et diastratique, comme le suggérait déjà J. Fernandez, citée dans l'introduction du présent travail.

LYDIA : vas-y Krimo t'sais quoi j'te laisse, après j'te dirai,, vas-y j'y vais
(LYDIA et KRIMO se font la bise)
salut

BIBLIOGRAPHIE

- Blass, R. (2000). Particles, propositional attitude and mutual manifestness. In Andersen, G., & Fretheim, Th. (éds.), *Pragmatic Markers and Propositional Attitude* (p. 39–52). Amsterdam : J. Benjamins.
- Buridant, C. (dir.) (2006, mars). *L'Interjection : jeux et enjeux*. *Langages* 161.
- Détrie, C. (2006). *De la non-personne à la personne : l'apostrophe nominale*. Paris : CNRS Éditions.
- Dostie, G. (2004). *Pragmaticalisation et marqueurs discursifs. Analyse sémantique et traitement lexicographique*. Bruxelles : De Boeck/Duculot.

- Dostie, G. & Pusch, C. (dir.) (2007, juin). *Les Marqueurs discursifs*. *Langue française* 154.
- Fernandez, J. (1994). *Les Particules énonciatives dans la construction du discours*. Paris : PUF.
- Haillet, P. (dir.) (2004, juin). *Procédés de modalisation : l'atténuation*. *Langue française* 142.
- Hansen, M. B. (1998). *The Function of Discourse Particles*. Amsterdam : John Benjamins.
- Lagorgette, D. (1998). *Appellatifs et termes d'adresse dans quelques textes en moyen français*, [Thèse de doctorat dactylographiée], Université Paris-X Nanterre.
- Lagorgette, D. (2007). Termes d'adresse et insultes : discours sur l'autre ou sur moi ? (chapitre 10). In W. Ayres-Bennett, W. & Jones, M.C. (éds.). *The French Language and questions of identity*. Londres : MHRA / Legenda. p. 116–128.
- Lagorgette, D. & Larrivée, P. (dirs.) (2004, décembre). *Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques*. *Langue française* 144.
- Lagorgette, D. & Larrivée, P. (2004). Interprétation des insultes et relations de solidarité. *Langue Française* 144. p. 83–103.
- Monte, M. (2005). Ô + SN dans les textes poétiques : entre apostrophe et exclamation. *Modèles linguistiques* 52. p. 45–68.
- Monte, M. (2008). Usages littéraires de l'apostrophe : fonctions textuelles et pragmatiques et spécificités génériques. In Durand J., Habert B., Laks B. (éds.). *Congrès Mondial de Linguistique Française*. <http://dx.doi.org/10.1051/cmlf08073>
- Paveau, M.-A. & Rosier, L. (2008). *La Langue française. Passions et polémiques*. Paris : Vuibert.
- Perret, D. (1970, mars). Les appellatifs. Analyse lexicale des actes de parole. *Langages* 17. p. 112–118.
- Pop, L. (2006, mars). Peut-on parler de style communicatif interjectif ? Le cas du roumain. *Langages* 161. p. 24–36.
- Pop, L. (2005). *La Grammaire graduelle, à une virgule près*. Berne : Peter Lang.
- Rosier, L. (2000). Discours rapporté, expressivité, interjection. *L'Interjection, Cahiers de praxématique* 34. p. 19–49.
- Witkowska, M. (2000). *Entre dire et faire : l'interjection*, Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego.

NOTES

1. Je parlerai pour ma part de *marqueurs discursifs* (MD) à la suite, notamment, de Dostie (2004) et Dostie & Pusch (2007). Ces travaux proposent, entre autres, un aperçu du flou terminologique associé à ces unités (par exemple Dostie 2004, 40–43). J'indique simplement ici qu'il convient de ne pas opposer marqueurs discursifs et interjections, leurs dénominations respectives relevant essentiellement d'une différence de perspective : formelle dans le cas des interjections, énonciativo-pragmatique dans le cas des MD. Sur ce point, voir notamment witkowska (2000, 7–8) ou Buridant (2006, 6 sq.).
2. Sur ce point, cf. la communication de L. Pop publiée dans les présents *Actes*.
3. Sur ce point, voir notamment la communication de Catherine Détrie (*Actes du CILD*). Voir aussi, e.g., Lambrecht (1998), Monte (2005 ; 2008).
4. Le terme *interpellatif* est en partie substituable à celui d'*allocutif* ou *vocatif* (Perret, 1970, 112) : il s'agit d'une forme nominale « employé[e] dans le discours pour désigner une personne » (*ibid.*),

donc d'un type d'*appellatif* propre à (entre autres fonctions) désigner l'allocutaire. Reste qu'au vu de la gradualité dont il vient d'être question, l'emploi du terme *interpellatif* ménage la possibilité d'envisager graduellement la fonction référentielle associée à cette forme et sa fonction discursive-pragmatique. Dit autrement : *interpellatif* est susceptible de désigner des apostrophes aussi bien que (certains) marqueurs discursifs ou interjections et, à plus forte raison, des apostrophes converties en marqueurs discursifs suite à une perte de contenu sémantique (cf. *infra*).

5. . Monte (2008, 1417–1418), a déjà souligné le rapprochement qui peut être effectué, de ce point de vue, entre apostrophes et MD : « [l]es apostrophes ['c] jouent un double rôle de structuration du discours et de construction de la coénonciation, assez proche de celui qui a pu être dégagé pour les particules énonciatives ou les intonèmes par les travaux menés sur la structuration discursive à l'oral, notamment Roulet et al. (1985) et Morel et Danon-Boileau (1998). »

6. . Cf. Dostie (*op. cit.*). Dans une perspective fonctionnelle, L. Pop parle de « conversion pragmatique » (2005, 3 et *passim*). À ma connaissance, il n'existe pas d'étude spécifiquement consacrée à des cas de pragmatisation nominale en français, semblables à celui qui m'intéresse ici : les travaux portant sur interjections et MD concernent le plus souvent des cas de pragmatisation verbale (marqueurs dits « propositionnels ») ou adverbiale. Enfin, les travaux consacrés aux insultes ou aux jurons, catégories pourtant riches en appellatifs dérivés, ne relèvent pas principalement de cette perspective. Je cite néanmoins *infra* une étude de Liana Pop (2006) qui aborde partiellement cette question dans une perspective contrastive, et qui est d'un grand intérêt pour mon propos.

7. . Je reprends ici les formules utilisées dans l'exemplier de la communication de L. Pop lors du CILD. Parmi les formes concernées on pourra retenir les « vocatifs dérivés » *omule*, *domnule*, *dom'le*, *dome*, *frate*, *soro*, etc. – leur fonctionnement n'étant pas sans rappeler plusieurs caractéristiques que je décrirai à propos de *mon frère*.

8. . J'emploierai ici le terme *style* conformément à l'usage décrit, *e.g.*, dans Paveau & Rosier (2008, 305) : « ['c] le style est une notion qui vient de la sociolinguistique américaine ['c] et désigne le degré de contrôle exercé par un locuteur sur son langage, en rapport avec les contraintes contextuelles. Nous en faisons ici un emploi un peu étendu aux contraintes sociales et culturelles liées aux appartenances de classe. Le terme *parler* sera employé comme quasi-synonyme de *style* dans cette acception, au sens de manière de dire et de s'exprimer en lien avec le milieu social d'appartenance. » J'associerai en outre l'« appartenance de classe » à la communauté générationnelle ainsi que socio-géographique.

9. . Ce film a reçu plusieurs Césars en 2005 et est relativement bien connu. On pourrait résumer le scénario ainsi : le Jeu de l'amour et du hasard entre adolescents d'une cité H.L.M. de banlieue parisienne (le quartier de Franc-Moisin à Saint-Denis). Cela signifie que nous avons affaire à de l'oral simulé à partir d'un scénario et de dialogues au moins partiellement écrits – même si ce point est contrebalancé par le choix d'acteurs non professionnels recrutés sur le lieu du tournage qui ont improvisé à partir du canevas initial. Nous avons donc affaire à une représentation du parler des adolescents des quartiers de la périphérie parisienne, aussi peu biaisée soit-elle au vu des conditions de tournage qui viennent d'être rappelées. À titre d'exemple, on peut citer les échanges recueillis dans certains forums sur internet, où le jeu, et particulièrement le langage, de l'actrice principale (Sarah Forestier) sont critiqués comme artificiels et forcés, cette actrice se trouvant être la seule parmi les adolescents à ne pas avoir été recrutée sur le lieu du tournage. Il convient, de fait, de considérer que c'est en grande partie la représentation que se faisaient les acteurs (et pas seulement l'actrice dont il vient d'être question) du « parler-des-jeunes-des-quartiers-de-la-périphérie-parisienne », l'idée qu'ils se faisaient des attentes du public ou du réalisateur, qui est à l'origine des phénomènes que nous étudions. Cela n'enlève rien aux enjeux (socio-)linguistiques de l'étude d'une telle représentation : enjeux qui sont ceux de la description, fût-elle intuitive, d'une stéréotypie langagière stylistiquement marquée.

10. . Le présent travail n'étudiant pas l'oral en soi et pour soi, les principes de transcription que j'adopte visent simplement à donner un aperçu minimal des caractéristiques phonétiques et intonatives, tout en ménageant la fluidité de la lecture : l'orthographe cherche à rendre compte de quelques phénomènes de prononciation comme la chute (notée *'*), l'allongement (noté *:*), ou l'interruption d'un son (notée *-*). Le crochet carré (*⌈*) indique le chevauchement. Les pauses sont marquées par des virgules, une pause plus longue correspondant à deux virgules, etc. Enfin, j'ai pris le parti de conserver les ? et les ! pour figurer plus intuitivement les propriétés intonatives des énoncés cités.

11. 11. Mis à part des appellatifs comme *miss*, *madame* ou *monsieur* représentés dans le film d'A. Kechiche (très peu, moins de 5 occurrences pour chacun), *mon frère* est bien le seul à être utilisé de manière aussi récurrente.

12. . Ce dernier emploi correspond par exemple, dans le *TLFi*, à « un lien unissant une pers[onne] à un groupe, une communauté, une confrérie, un pays, etc. »

13. . Du point de vue de l'instance énonciative en revanche, l'emploi de *mon frère* tel que représenté dans *L'Esquive* peut être qualifié de générationnel : les locuteurs sont tous des adolescents (ils constituent la grande majorité des personnages du film).

14. . Sur l'ensemble des 21 occurrences, il convient de noter que 14 sont le fait d'une même locutrice, Lydia (4 sont le fait de Nanou, 2 sont le fait de Zina ; une seule est le fait de Krime). Cette disproportion peut s'expliquer d'au moins deux manières : d'une part, Lydia est le personnage principal (de fait, le plus loquace) du film. D'autre part, et c'est sans doute plus important pour mon propos, ce personnage est joué par Sarah Forestier, la seule actrice du film à ne pas avoir été recrutée sur les lieux du tournage, comme on l'a vu précédemment. Il n'est pas impossible que, consciemment ou non, l'actrice ait surmarqué ses énoncés (semi-improvisés) non seulement par rapport à la représentation qu'elle pouvait se faire du style communicatif des autres acteurs, mais aussi dans un souci légitime d'intégration à leur groupe.

15. . Ce dernier cas est examiné dans la sous-section suivante.

16. . On pourrait aussi envisager ce phénomène comme une masculinisation de la dénomination : il n'est pas impossible en effet de postuler, parmi les jeunes locuteurs des quartiers de la périphérie parisienne représentés dans le film, une valorisation de la parole masculine qui justifierait que les adolescentes en reprennent, consciemment ou non, les traits identitaires saillants.

17. . Ce sont là deux des trois rôles attribués par Perret (1970, 115) aux « appellatifs », le troisième étant celui de manifester, de manière sous-entendue, l'état des relations sociales entre locuteur et allocutaire (cf. aussi Monte, 2005, 55). Pour un développement de ces trois aspects, voir notamment Lagorgette (1998, et *passim*).

18. . Les MD (ou les interjections) posent de nombreux problèmes de caractérisation morphologique. Leur invariabilité constitue néanmoins l'un des critères de reconnaissance les plus fiables. À titre d'exemple, on pourra évoquer l'invariabilité en nombre qui se vérifie dans les MD propositionnels formant système dans *L'Esquive*, et illustrer ainsi d'une autre manière le processus de désémantisation dont semblent bien relever la plupart des emplois de *mon frère*. Ex. : (a) MAGALIE (à Krime) : **allez** arrête ; (b) LYDIA (à Frida, Nanou, Hanane) : **vas-y** les filles moi j'veis trêren chez ouam **t'as vu** chuis fatiguée ; (c) FATHI (à Frida, Nanou, Lydia) : **vas-y** descendez s'il vous plaît.

Il s'agit de marqueurs issus d'une pragmatocalisation verbale. Les autres cas de pragmatocalisation nominale attestés dans *L'Esquive* sont bien variables en genre et en nombre, et constituent de véritables interpellatifs : (*la*) *miss*, *madame*, *monsieur*, etc.

19. . Je ne m'attarderai pas sur les caractéristiques distributionnelles des emplois de *mon frère*, sauf à souligner ce fait important : que ce marqueur ne connaît ni emploi non linéarisé, ni emploi linéarisé en position initiale. J'insiste sur ces caractéristiques dans la mesure où elles le distinguent des apostrophes nominales attestées dans le film, NP ou non. En particulier, l'absence

d'emploi en position initiale intéresse mon propos en ceci qu'il coïncide avec l'absence d'emploi de *mon frère* en fonction d'appel, fonction prototypique des emplois de l'apostrophe nominale. Sur ce point, articulé à la distinction de l'appel et de l'adresse, voir notamment Lambrecht (1998), Monte (2005), Détrie (2006) et la communication de C. Détrie dans les présents Actes.

20. . J'ai laissé de côté le critère d'une altération phonétique, qu'il n'est pas aisé pour moi de mettre en évidence, mais qui pourrait sans doute être utilisé ici – sans parler du critère prosodique où il me semble que beaucoup mériterait d'être fait.

21. . Les études consacrées à l'apostrophe offrent de fait l'explication du phénomène que j'étudie ici, qui ont bien montré que dans l'acte de l'apostrophe, la fonction discursive prime la fonction référentielle et prédicative. Voir, par exemple, Monte (2008, 1422) : « Si le signifié du SN mis en apostrophe est souvent vecteur d'une certaine politesse rituelle, et parfois d'un sentiment d'affection, l'acte même de l'apostrophe doit à mon sens être dissocié de ce signifié conjoncturel pour être envisagé de façon plus abstraite comme un souci du locuteur de se positionner comme distinct de son allocutaire. » Cette perspective explique en effet que des instructions discursives récurrentes puissent être associées de manière stable à une même forme lexicale d'origine apostrophique.

22. . Voir par exemple Dostie & Pusch (2007, 5) : « Les MD doivent être envisagés dans un tout autre cadre [que celui de la langue écrite], celui de la langue orale, où la coprésence de l'interlocuteur influence la façon dont le locuteur construit son discours. Ils apparaissent à des endroits stratégiques et ils contribuent à rendre efficaces les échanges conversationnels, ainsi qu'à aider l'interlocuteur à décoder la façon dont le locuteur conçoit le sens purement propositionnel exprimé et se positionne par rapport à celui-ci ».

23. Sur ce point, à propos de l'apostrophe, voir notamment Monte (2005, 66) et Détrie (2006, chap. 6 *passim*).

24. . À cet égard, il n'est pas inintéressant de citer la suite de l'échange, qui fournit sans doute l'une des raisons de ce surmarquage consensuel en rappelant que Nanou, avec Frida et Hanane, s'étaient temporairement désolidarisées de Lydia peu de temps avant leur entretien avec Magalie : NANOU : ('c) même à cause d'elle on s'embrouille entre nous. t'es folle toi ! mais jamais !

25. . On soulignera, dans cet exemple, la fonction ponctuant de la seconde occurrence, en position finale dans ce tour de parole : Nanou répète son jugement initialement formulé dans une modalité interrogative, ici asserté sans appel. La force expressive de *mon frère* en position finale est mieux étudiée *infra*.

26. . À propos de l'apostrophe nominale, C. Détrie parle, dans une perspective praxématique, de textualité en *même* (Détrie, 2006, *e.g.* chap. 6).

27. . De ce point de vue, le marqueur *t'as vu* revêt dans *L'Esquive* un fonctionnement similaire.

28. . Dès lors, à l'inverse de cas examinés précédemment, *je* se distingue bien de *tu*. Cf. à propos des apostrophes, Monte (2008, 1421) : « En signifiant à l'allocutaire qu'il fait bien partie de son horizon de discours, le locuteur lui impose par la même occasion la prise en compte réciproque de sa propre existence en tant que sujet doté d'un vouloir différent et éventuellement antagoniste. C'est pourquoi l'apostrophe se manifeste dans des situations d'interaction variées, allant de l'entente harmonieuse sur fond de dualité au conflit le plus marqué. Mais même dans ce dernier cas, elle est mouvement vers l'autre et marque un désir de convaincre, d'arracher le consensus, plutôt qu'un repliement dans la sphère du *je*. »

29. . Pour une critique de l'association systématique de la fonction d'adoucisseur (de l'apostrophe) aux contextes de *face threatening acts*, voir Monte (2008, 1422).

30. . Voir aussi (*art. cit.*, 36) : « ['c] ces formes par excellence appellatives sont des 'efaçons de parler' correspondant à une certaine vision – des interlocuteurs, des interactions et des discours –, à un 'emode pragmatique' spécifique à une culture, à un style communicatif qu'on peut à juste titre appeler 'einterjectif-appellatif' ».

31. . On ne peut exclure, de fait, que la dernière réplique de Zina soit principalement destinée aux spectateurs du film.

32. . La littérature linguistique consacrée à l'insulte a été recensée dans Lagorgette & Larrivée (dir.) (2004).

RÉSUMÉS

Dans cet article, je décris les usages de l'interpellatif *mon frère* tels qu'observés dans le film *L'Esquive*, lequel offre une très riche représentation d'un parler socialement situé, celui d'adolescents d'un quartier prolétarien de la banlieue parisienne. Au-delà de l'examen de cet interpellatif dès lors envisageable comme stéréotype stylistique, je m'attache à analyser le fonctionnement discursif de ce marqueur, c'est-à-dire sa désémantisation associée à une spécialisation dans des emplois non appellatifs, mais relevant d'un codage d'ordre énonciativo-pragmatique, d'une pragmatisation, qui permet de définir *mon frère* comme marqueur de consensus ou d'appel au consensus. Les résultats de cette analyse invitent aussi à voir dans cet interpellatif l'un des éléments représentatifs d'un « mode de communication dirigé vers l'autre » (Pop) que certains travaux avaient jusqu'à présent associé aux langues dites « interjectives » (le roumain) – plus qu'à des styles sociolinguistiquement définis.

This paper analyzes the meaning and uses of the French term of address *mon frère* in a contemporary movie, *L'Esquive*, given that the use of this term should be considered as a stylistic marker of teenager speech in the socially defined community of a working-class Parisian suburb. I focus on formal features such as invariability and loss of referential properties, which demonstrate that *mon frère* is to be characterized as a discursive marker notwithstanding its appellative origins. I then study its main pragmatic features, showing that *mon frère* can be described as a consensus marker constructing, reasserting or simply dealing with mutual manifestness, which is a major issue as far as linguistic intersubjectivity is concerned.

INDEX

Mots-clés : marqueur discursif, apostrophe, pragmatization, variation linguistique, intersubjectivité

Keywords : discursive marker, term of address, pragmatization, linguistic variation, intersubjectivity

AUTEUR

ÉMILIE DEVRIENDT

Université du Sud - Toulon - Var (USTV), Equipe E.R.I.S.